Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

11 | 2007

La transmission

La transmission : conclusion

Sophie Albert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/640>

DOI : 10.4000/questes.640

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 92-95

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sophie Albert, « La transmission : conclusion », *Questes* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/640>

Conclusion

Sophie ALBERT

S'il fallait resituer l'apport des contributions composant ce bulletin dans l'histoire du groupe Questes, on ne pourrait manquer d'observer combien elles entrent en résonance avec la question des figures de l'autorité, abordée au cours de l'automne 2006. Comme l'indique Valérie Deplaigne dans son introduction, toute transmission suppose, en amont, un transmetteur, généralement placé dans une position d'antériorité chronologique vis-à-vis du destinataire ; ce transmetteur revêt des visages variés, correspondant aux divers types d'instances autoritaires que nous avons naguère dégagés.

Dans la plupart des cas, c'est à un personnage qu'il revient d'incarner l'instance autoritaire. De même que Dieu, dans la *Chanson de Roland*, ordonne l'attribution de Durendal à un grand chef de guerre, de même il envoie au royaume de Logres, dans le *Merlin* en prose, l'épée qu'Arthur retire sans effort du perron (Sophie Albert, Patrick Moran) ; la possession de ces objets s'apparente à une élection divine, du héros ou du souverain. Dans la cité des hommes, l'empereur et le roi, auréolés du sacre, ou, plus « terrestre », le seigneur féodal, assurent la distribution des fiefs et des insignes politiques (Vanessa Obry, Sophie Albert), ou cautionnent la transmission du pouvoir (Jean-Baptiste Delzant). Quand on entre dans le champ généalogique, le rôle du transmetteur est occupé par le père ou l'ancêtre, réels ou inventés, et par leurs substituts (Jean-Baptiste Delzant, Caroline Mounier, Sophie Albert, Vanessa Obry). Enfin, dans les cas étudiés par Julien Abed et Caroline Mounier, le mage

et le clerc se présentent comme des figures de savoir, à la source d'un transfert de connaissance empruntant la voie de l'oralité – et, de ce fait, autrement moins concret que les autres exemples analysés dans le recueil.

En amont de la transmission, il peut aussi y avoir un auteur ou un texte tenus pour canoniques, à cause d'une ancienneté valant comme un garant de légitimité. Dans cette perspective, on peut examiner autant la transmission de modèles antiques (Clémence Revest) que le devenir de récits et de motifs médiévaux au sein du Moyen Âge (Elaine Polley, Patrick Moran, dans une moindre mesure Caroline Mounier).

Dès lors que le modèle ou l'objet à transmettre sont dotés d'une authenticité ou d'une éminence supérieures, l'intention qui préside à la transmission vise souvent une idéale reproduction, destinée à manifester une continuité sans faille entre le début et la fin du processus. En témoignent le nom de famille et les prénoms des Trinci, répétés de génération en génération, dans lesquels s'affirme la permanence de l'identité dynastique (Jean-Baptiste Delzant) ; ou encore, l'éloge de Florence par Leonardo Bruni, fidèle imitation du texte antique (Clémence Revest). Toutefois, le contexte de production de l'éloge, et les enjeux dont il se trouve chargé par ce contexte même, prouvent assez que la stricte reproduction relève en réalité du fantasme : l'étude de la transmission ne saurait être dissociée de la notion de réception. Dans le domaine des transmissions textuelles, cette réception prend la forme d'une réécriture, soit que le modèle nécessite d'être adapté à une situation historique particulière (Clémence Revest), soit, dans le cas de la transmission d'Excalibur, que le motif voie ses traits modifiés en fonction du roman qui le véhicule (Patrick Moran), soit que la seule insertion d'un épisode pré-existant, même recopié « à la lettre », dans un autre univers romanesque, infléchisse sa signification (Elaine Polley). Dans chaque cas, l'épisode, le motif ou le modèle rhétorique, une fois retransmis, s'altèrent, littéralement, au contact du cadre nouveau qui les accueille.

Que l'objet de la transmission rencontre non plus un contexte inédit, mais une subjectivité différente de celle du transmetteur, et le constat sera le même. Les leçons du maître, dans le *Chastoiement du père à son fils*, s'exposent à une double métamorphose : parallèlement au passage du père à son enfant, un passage de l'oral à l'écrit, faisant courir au message transmis l'aventure risquée de l'interprétation (Caroline Mounier). Ce risque est poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes dans les récits où Merlin transmet ses compétences surnaturelles à des mauvaises femmes. La réappropriation du savoir se fait alors détournement, pas tant, du reste, dans la nature intrinsèque de ce savoir, que dans l'emploi qui en est fait (Julien Abed).

Ainsi, la transmission didactique, comme la transmission des textes, portent en elles les germes d'une possible corruption. La transmission lignagère n'échappe pas davantage à cette menace : la bâtardise, le lait d'une nourrice issue de basse souche, ou, pire encore, une union incestueuse, constituent autant de déviances susceptibles de brouiller le sang d'une lignée. Peut-être est-ce pour cette raison que le motif de la transmission des armes apparaît avec une telle fréquence, et pourvu d'une coloration aussi nettement positive, dans les textes littéraires : contrairement aux hommes, à leurs paroles et à leurs écrits, les armes recèlent, dans leur matérialité même, une indubitable garantie de pérennité. Aussi les accidents affectant leur trajet concernent-ils moins leur intégrité ou leur bonne conservation que la valeur des personnages aux mains desquels elles parviennent : dans le *Roman de Guiron*, le héros éponyme se montre en définitive moins vertueux qu'Hector le Brun, le premier possesseur de l'arme (Sophie Albert) ; quant à Morgue dans la *Suite du Merlin* Post-Vulgate, elle n'obtient l'épée et le fourreau d'Arthur qu'au prix d'une véritable usurpation, qui passe, en l'occurrence, par l'usage condamnable du vol (Patrick Moran). Ce dernier exemple invite à définir la transmission littéraire des objets par rapport aux autres modalités de circulation des biens. Ne procédant ni d'une logique marchande, ni du système maussien du potlatch, pour lequel le don, dans un

échange agonistique entre les deux parties, implique un contre-don, la transmission d'une arme est un don sans rétribution, gratuit et orienté. C'est sans doute du fait de cette gratuité qu'elle peut dire l'élection divine, fruit de la grâce ; dire, plus largement, les affinités électives de chevaliers que ne rapprochent pas les liens ambigus de la chair (Sophie Albert).

Ces remarques conduisent à interroger le statut de la transmission héréditaire, éminemment variable. Les nobles appuient essentiellement leurs prérogatives sur une généalogie prestigieuse, quitte à s'inventer, comme les Trinci, un ancêtre mythique. Loin d'être dévaluée ou dissimulée, la construction d'un imaginaire dynastique contribue à affermir la prééminence des seigneurs de Foligno ; elle semble tout aussi indispensable à leur légitimité politique que la reconnaissance impériale ou pontificale (Jean-Baptiste Delzant). Si l'on se tourne en revanche vers les textes romanesques des XII^e et XIII^e siècles, on est frappé par la suspicion qui entache la représentation du lien filial. *Ille et Galeron*, où l'on peut lire le parcours d'un « jeune » à chaser, met en question l'héritage du père, et crée, par le biais des seigneurs de Bretagne et de Rome, des paternités sociales remédiant à une transmission héréditaire déficiente (Vanessa Obry). Quant aux romans en prose du XIII^e siècle, ils élaborent des modes de transmission soutenant des rapports électifs entre les membres de l'aristocratie, ou révélant l'accord privilégié qui lie à Dieu le roi ou le héros. Face à ces communautés idéales, toutes les relations charnelles paraissent dépréciées ; le discrédit touche à la fois l'union coupable des amants et, d'une manière plus surprenante, les liens de consanguinité (Sophie Albert, Patrick Moran). De l'exaltation sans mélange du sang de la lignée à sa relégation, on pourra mesurer l'écart qu'introduit la littérature vis-à-vis du réel.